REVUE ANNUELLE DE LITTÉRATURE FRANCOPHONE
Litéraport
2022 • № 9

Antigone Samiou
Université d'Ioannina

Le respect de l' « Autre » dans les récits de voyage français en Grèce au XIXe siècle

The respect of the "Other" in French travelogues in Greece in the 19th century

Abstract : In French travelogues in Greece in the 19th century, the representation of Greek otherness is strictly associated with the notion of respect for the culture of the Other. Fervent admirers of ancient culture, French travelers often manifest their respect towards modern Greeks through a mirror that reflects their pre-established image of græcity. On the other hand, the Greeks respect their French hosts to whom they offer a warm welcome. The challenge of the study is to focus attention on the cultural and intercultural dimension of respect for the 'Other' and to deepen its role in the distancing or rapprochement of people's different cultures while outstanding the diverse forms of its aesthetic expression.

Keywords: culture, Greece, otherness, respect, travelogues

Dans les récits de voyage français en Grèce au XIXe siècle, la représentation de l'altérité grecque est strictement liée avec la notion du respect envers la culture de l'Autre. Les voyageurs français qui viennent en Grèce après la fondation de l'État grec indépendant en 1830 sont curieux de voir de près le pays dont ils ont tant admiré la culture pendant leur éducation classique. Leur visite constitue un acte de respect vis-à-vis de la civilisation grecque ancienne[1]. D'autre part, l'intérêt ethnographique accru à cette période-là, qui incite les hommes des lettres à approfondir

[1] Pour savoir davantage sur les motifs des voyageurs en Grèce, voir : A. Samiou, *L'image des Grecs modernes à travers les récits de voyageurs en langue française de 1830 à 1860*, 2 vols, thèse soutenue à l'Université d'Athènes, 2005.

la culture étrangère, peut être accompagné de la manifestation d'un certain respect ou bien d'une intolérance envers la différence et la diversité étrangères. Par ailleurs, le traitement des visiteurs français par les indigènes constitue un autre axe de notre recherche dont l'intérêt réside dans la relation d'intimité et de réciprocité qui se développe entre eux, fondée sur leur respect mutuel. En bref, l'enjeu de l'étude du respect envers l'Autre dans les textes viatiques consiste à mettre principalement en valeur la dimension interculturelle de la notion et son rôle dans l'éloignement ou le rapprochement de différentes cultures des peuples tout en signalant les diverses formes de son expression esthétique[2].

La représentation de l'altérité contemporaine par certains écrivains peut être réalisée à travers l'esquisse, parfois littéraire, de leur respect profond pour la culture grecque ancienne. Dans l'extrait suivant, Gérard de Nerval représente un événement réel de son voyage en respectant sa véracité, mais en accordant aussi au présent un caractère imaginaire à travers une série de fortes connotations culturelles :

> Tenez ce jeune homme aux cheveux bouclés, qui passe en portant sur l'épaule le corps difforme d'un chevreau noir […] Dieux puissants! C'est une outre de vin, une outre homérique, ruisselante et velue. Le garçon sourit de mon étonnement et m'offre gracieusement de délier l'une des pattes de sa bête. Afin de remplir ma coupe d'un vin de Samos emmiellé. « O jeune Grec! Dans quoi me verseras-tu ce nectar? Car je ne possède point de coupe, je te l'avouerai.
> – Πιτι (bois) ! » me dit-il, en tirant de sa ceinture une corne tronquée garnie de cuivre et faisant jaillir de la patte de l'outre un flot du liquide écumeux. J'ai tout avalé sans grimace et sans rien rejeter, par respect pour le sol de l'antique Scyros que foulèrent les pieds d'Achille enfant ! Comme un parfum du Jardin des Racines grecques. Ah! Que je remercie à présent mes bons professeurs, tant de fois maudits, de m'avoir appris de quoi pouvoir déchiffrer, à Syra, l'enseigne d'un barbier, d'un cordonnier ou d'un tailleur[3].

En effet, le voyageur romantique français du XIXe siècle, conscient de sa fonction de littérateur, projette quelquefois ses souvenirs livresques en privilégiant la digression qu'offre le discours pluridisciplinaire au détriment du référent réel. Loin de se contenter des repères spatio-temporels et des détails descriptifs afin de susciter un « effet de réel » chez ses lecteurs, il métamorphose le réel, à travers son discours fictif, dans un effort de faire revivre ce qui a disparu[4]. La disposition favorable de Nerval envers l'habitant grec résulte de son respect pénétrant pour la Grèce antique qui crée ainsi les conditions indispensables de développement de la tolérance envers l'Autre dans la Grèce moderne.

---

[2] Pour savoir davantage sur le contact des voyageurs avec les indigènes, voir : S. Moussa, *La relation orientale*. *Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1611-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995 et sur le récit de voyage en tant que genre littéraire particulier, voir : R. Le Huenen, « Le Récit de voyage : l'entrée en littérature », *Revue des Études Littéraires, L'Autonomisation de la Littérature*, Université de Laval, vol. 20, no. 1, 1987.

[3] G. de Nerval, *Le Voyage en Orient,* tome 1, Paris, (1843)*, 1862, introd. de Michel Jeanneret, Garnier-Flammarion, 1980, pp. 135-136. * Entre parenthèses se trouve la date du voyage dans toutes les notes.

[4] A. Niderst, « Les récits de voyage » [dans] « Voyages, Récits et imaginaire », Biblio 17, B. Beugnot éd., *Papers on French Seventeenth Century Literature*, XVI, Paris-Seattle-Tubingen, 1984, pp. 51-52.

Puisque l'image préconçue de la « grécité » accompagne le voyageur en Grèce, celui-ci a souvent recours à une comparaison inconsciente des Grecs modernes avec leurs ancêtres. L'officier de la Légion d'honneur Jacques-Louis Lacour, qui est venu en Grèce dans les années 1832-1833, traite l'habitant grec qu'il a rencontré avec un respect découlant largement, mais pas uniquement, de sa similitude avec le modèle antique connu. L'auteur a beau ressentir le besoin de vérifier ses souvenirs classiques et, donc, d'adopter une approche de l'Autre favorable, la réalité décrite n'est pas déformée, car son interlocuteur s'avère vraiment capable de lui offrir des renseignements et de parler même de la politique :

> L'on nous fit loger d'une manière convenable chez un habitant en état de nous donner sur Hydra tous les renseignements que nous pourrions désirer. La conversation de ce sage vieillard était extrêmement attachante. Il nous peignit les malheurs de la Grèce avec la chaleur et la dignité qu'a mises Homère dans la bouche de Nestor. Il me demanda quelle était mon opinion sur le choix de trois puissances, en la personne du jeune prince Othon[5].

La façon dont ce vieillard a discuté avec Lacour touche le voyageur qui la compare à celle de Nestor, un héros classique dans l'œuvre d'Homère, comparaison que l'on rapprochera des propos de Jean-Michel Racault pour qui, « le regard dans les relations de voyages est tributaire d'une imprégnation idéologique qui substitue à la réalité brute ce qu'on aurait souhaité y voir »[6].

Si les impressions à caractère romantique et sentimental de Nerval et de Lacour sont imprégnées de leur amour pour la Grèce antique et, par conséquent, de leur respect pour ses descendants modernes, vers 1852, à son tour, le diplomate Yéméniz manifeste son respect à son palefrenier - surtout en raison de son origine grecque ancienne - à travers une approche plutôt réaliste et ethnographique de la Grèce moderne :

> Au moyen d'un prix fait d'avance, le guide se charge de vous fournir chevaux, bagages et provisions ; on part accompagné de lui, d'un agoyate (αγωγιάτης)[7], propriétaire des chevaux, d'un cuisinier, le plus souvent réfugié allemand ou italien, et d'un palefrenier, robuste montagnard descendu de la Thessalie ou de la Macédoine, qui suit à pied et excite les montures sans paraître savoir qu'il est de cette race glorieuse si souvent maîtresse de la Grèce et victorieuse des Barbares, et sans se douter qu'à sa vue l'étranger, dont il se fait l'esclave, respecte encore en lui le rejeton d'illustres ancêtres[8].

Cette mise en parallèle de la Grèce moderne avec la Grèce antique résulte de la nécessité ressentie par l'écrivain d'affirmer l'image de la Grèce formée par sa culture

---

[5] J.-L. Lacour, *Excursions en Grèce pendant l'occupation de la Morée par l'Armée française dans les années 1832 et 1833,* Paris, 1834, pp. 141-142.

[6] J.M. Racault, « Instances médiatrices et productrices de l'altérité dans le récit exotique aux 17e et 18e siècles », dans *Cahiers du C.R.L.H.-C.I.R.A.O.I.*, no 5, éd. Saint-Denis, Île de la Réunion : Université de La Réunion, Faculté de lettres et sciences humaines ; Paris : Diffusion Didier-Érudition, 1988, p. 34.

[7] En grec *αγωγιάτης* : chargé de transport au moyen de ses chevaux.

[8] E. Yéméniz, *Voyage dans le royaume de Grèce précédé des considérations sur le génie de la Grèce* par Victor de Laprade, Paris, E. Dentu, Société d'édition « Les belles lettres », (1852), 1854, p. 26.

occidentale. En effet, aux yeux des voyageurs, rien n'est plus important que le simple fait, le moindre détail qui leur évoque l'histoire et la tradition de la Grèce. Toutefois, le voyageur qui condamne l'ignorance de son palefrenier pour ses ancêtres et son origine, le considère comme le « rejeton » de ses prédécesseurs et ne montre pas de respect réel envers sa personne. Dans ce cas, la déception apparente du voyageur vis-à-vis de l'habitant grec moderne accorde une dimension équivoque au respect que Yéméniz manifeste envers son guide, ce qui nous permet de parler d'une expression trompeuse du respect de l'Autre ou bien d'un respect emprunté à l'antiquité.

D'ailleurs, plusieurs témoignages viatiques prônent l'hospitalité grecque, vérifiée dans tous les milieux sociaux de la Grèce moderne. Les soins accordés à l'hôte étranger constituent une marque de respect envers sa personne et parfois envers sa culture. Vers 1830, Duval-Amaury exprime sa satisfaction pour l'accueil chaleureux de son hôte dont il précise le nom, ce qui est significatif de son respect envers lui, tandis que la majorité des voyageurs décrivent l'hospitalité des gens anonymes : « Ce jeune homme, M. Bourna, nous conduisit fort courtoisement chez lui […] j'aperçus cinq ou six filles qui s'étaient levées à notre entrée […] le père, vieillard à cheveux blancs entra et nous accueillit de la façon la plus hospitalière »[9]. De même, les jeunes filles de la famille expriment leur respect à l'égard de l'étranger. Si dans une famille paysanne grecque l'homme, en tant que maître de la maison, est plutôt chargé de l'accueil du visiteur français, dans une famille d'origine élevée, c'est à la femme de le recevoir gentiment, comme en témoigne le Chevalier Appert, qui loue les bonnes manières et l'esprit cultivé de son hôtesse : « le préfet du Département me présente aussitôt mon arrivée à Madame Papalexopoulos, sa belle-sœur qui m'offre avec une grâce parfaite de loger chez elle. J'accepte avec autant plus de plaisir cette aimable proposition qu'elle est faite par une personne dont les qualités, l'érudition et la bonté, ont dans toute la Grèce une juste et noble renommée »[10]. Dans les extraits cités ci-dessus, à travers un discours éloquent, la femme grecque se montre respectueuse envers le voyageur français, mais reçoit aussi de sa part un respect dénué de réserve dans une scène peinte avec des couleurs vives.

Par ailleurs, selon les témoignages étudiés, les Grecs issus d'un milieu social favorisé, certainement moins frappés par les conséquences désastreuses d'un si long esclavage et d'une guerre si pénible[11], offrent un séjour plus luxueux et plus de conforts aux voyageurs. Grâce à leur fonction, leur niveau culturel élevé et leur possibilité d'adopter plus rapidement que le peuple certaines mœurs et habitudes européennes, ils réussissent à apaiser le sentiment d'étrangeté ressenti souvent par

[9] A. Duval E.-E.-P., *Souvenirs 1829-1830,* Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, Impr.-Édit, 1835, p. 108.

[10] B. Appert, le chevalier, *Voyage en Grèce dédié au Roi par le Chevalier, résumé de ses visites toutes spéciales (visiter les hôpitaux, les prisons et les écoles du royaume) à Athènes, à Argos, à Calamata, à Patras, à Lamia, à Chalchis, à Syra,* Athènes, Impr. royale, (1855), 1856, p. 38.

[11] La guerre d'Indépendance grecque a duré de 1821 jusqu'en 1830 où a lieu la fondation de l'État grec indépendant. Pour en savoir davantage, voir : É. Driault et M. Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, Paris, PUF, 1925.

les voyageurs et à rendre leur bref séjour agréable. Plus précisément, dans la description cinématographique qui suit, Buchon fait l'éloge de l'hospitalité grecque et remarque que la famille du maire a pris soin de lui en se rendant compte des habitudes particulières des Français :

> La famille du dimarque était réunie dans une seule chambre, tous et toutes étendues à l'orientale sur des tapis. Ils se levèrent à mon approche, et, sachant que les Français ont l'habitude de s'asseoir un peu haut, ils m'apportèrent, pour tenir lieu de chaises qui manquent encore, trois bons coussins que l'on disposa l'un sur l'autre près du mur, de manière à me former un siège fort commode. Puis la jeune et belle fille du dimarque me servit elle-même le glyko, l'eau fraîche et le café, et me présenta ensuite gracieusement la longue pipe, et je me trouvai aussi à mon aise que parmi les miens, tant l'hospitalité se montre partout en Grèce avec aisance et bonne grâce, et semble plutôt la satisfaction d'un plaisir que d'un devoir[12].

L'attitude qui respecte ou approche le code culturel de l'étranger contribue à instaurer une meilleure communication entre des gens d'origine différente. Buchon est très content de profiter de tous ces services et compare même cette rencontre cordiale à celles réalisées avec ses amis. D'ailleurs, « il faut un raffinement progressif de la rencontre avec autrui pour arriver à appréhender à travers les ressemblances et les différences culturelles une même 'respiration' psychique »[13].

D'autre part, il existe aussi une expression de respect de la part du Grec envers le voyageur français qui a son origine dans une attitude servile et parfois naïve. En optant pour l'anecdote comme forme d'écriture renforçant l'intérêt et la crédibilité de son récit, Henri Cornille nous informe qu'en raison de son désaccord avec ses guides sur l'endroit de séjour – à Argos ou au village Aghios Georghios –, il s'est servi du prétexte qu'il devait porter une réponse concernant les dépêches du gouvernement provisoire au comité d'Argos pour leur imposer son point de vue :

> Il n'en fallait pas tant ! Sur ce point, l'astinome de se lever, de me saluer jusqu'à terre, de m'accabler de tous les témoignages d'un respect et d'un dévouement inimaginables.
> Le muletier lui-même ouvrait de larges oreilles et des yeux ébahis, cherchant à concevoir comment il avait été assez imprudent pour attirer sur lui la colère d'un élu du gouvernement[14].

L'auteur se vante de recevoir le respect des habitants grecs même s'il s'appuie sur une croyance erronée à propos de sa fonction. Ce type de respect, dicté par des contraintes sociales et imprévues, s'avère certainement hypocrite sans effectivement contribuer à la compréhension mutuelle des peuples.

Dans le cadre des relations humaines régies par l'intérêt se situe aussi le témoignage réaliste suivant de Yéméniz, qui remarque que son interlocuteur, un Grec pas

---

[12] J. A. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée. Voyage séjour et études historiques en 1840 et 1841*, Paris, Charles Gosselin, 1843, p. 287.

[13] J. Blommard, B. Krewer, *Perspectives de* l'interculturel, coll. « Espaces Interculturels », Fontenay-aux Roses : École Normale Supérieure de Fontenay-Saint-Cloud / Paris, L'Harmattan, 1994, p. 24.

[14] H. Cornille, *Souvenirs d'Orient: Constantinople. Grèce, Jérusalem, Égypte,* Paris, A. Ledoux, (1831-1833), 1833, p. 180. « Astinome » (en grec *αστυνόμος*): policier.

très cultivé, mais jouissant d'une certaine prospérité, fait preuve de son respect, de son admiration et de sa profonde reconnaissance envers la France dans l'intention de développer une intimité avec lui qui puisse s'avérer profitable pour son fils dans l'avenir :

> Après le souper, Alexandrojanni, charmé de trouver un étranger qui parlait sa langue, devint de plus en plus expansif ; il m'interrogea d'abord sur les choses qui se passaient en France. Il avait entendu parler des grandes conquêtes de Napoléon, et professait pour lui la plus fervente admiration. Il aimait aussi les Bourbons et déplorait leur exil ; […] De la politique il en vint aux confidences de famille. […] Il me dit qu'il avait un garçon de six à sept ans et que, à raison de son intelligence et de son aptitude au travail, il comptait l'envoyer étudier en France. Il ne doutait pas que, me souvenant de l'hospitalité que j'avais reçue chez le père, je ne devinsse plus tard le protecteur du fils. Je me voyais déjà le parrain de ce petit clephte. Enfin, pour mettre un sceau à notre liaison, Alexandroyanni voulut absolument me faire hommage de sa signature qu'il écrivit sur un petit morceau de papier ; il tint en revanche que je lui offrisse une carte de visite […] c'était par pure sympathie à mon égard que mon gracieux hôte avait exigé cette formalité […][15].

Malgré l'humeur caustique de l'écrivain envers Alexandrojanni, pour qui leur rencontre va être utile, tandis que pour Yéméniz elle n'a aucune importance, dans ces lignes, il vise à révéler avec une certaine arrogance l'aspect prestigieux de la France, aux yeux des Grecs. De nouveau, à propos de la vision du voyageur, le respect délibérément manifesté par l'homme grec vis-à-vis de lui, loin d'être naturel, spontané et favorable à une rencontre à visée interculturelle, obéit strictement à une règle du savoir-vivre. Cependant, cette expression de respect nous révèle la disposition positive qu'adopte Alexandrojanni envers la culture française et, en réalité, crée, lentement mais progressivement, les fondements d'un dialogue interculturel fécond.

En effet, le scepticisme, dont fait souvent preuve Yéméniz envers l'Autre, s'inscrit même dans une pratique courante des voyageurs qui consiste en comparer l'Autre avec le même et le familier. Lors de sa visite à un moine grec, racontée en détail à l'aide d'un discours reproduisant fidèlement le réel, l'expression restreinte du respect que l'auteur lui manifeste initialement est dictée par sa vision stéréotypée de l'Autre, apparemment différente de la norme connue et familière :

> Quand je fis mon entrée, suivi de ma petite caravane, y fus-je reçu, comme un hôte longtemps attendu, par un de ces religieux grecs dont l'attitude inspire moins de respect que celle de nos moines austères, mais dont la physionomie heureuse et ouverte fait naître la confiance et vous met à l'aise. Le bon moine nous installa dans une grande salle basse et enfumée, où nous étalâmes nos provisions. Après s'être fait apporter, bourrer et allumer sa longue pipe, il s'assit et voulut assister à notre frugale collation ; il paraissait heureux de s'entretenir avec un étranger, et me pressait de nombreuses questions […].[16]

Malgré l'hospitalité désintéressée avec laquelle le moine grec reçoit son hôte français, témoignant ainsi de son respect sincère envers lui, Yéméniz n'échappe pas à une comparaison automatique et inconsciente du prêtre étranger avec la

[15] E. Yéméniz, *op. cit.,* pp. 333-334.

[16] *Ibid*., pp. 37-38.

figure connue et familière à lui du prêtre français. D'ailleurs, « la hiérarchisation ethnique et raciale, promue par la pensée nationaliste du XIXe siècle, accentua ainsi la perception dichotomique de l'Autre, vue comme fondamentalement opposée à l'identité collective de soi-même et de sa propre nation »[17]. Pourtant, grâce à leur désir mutuel d'entrer en vrai contact et d'entamer une conversation intéressante, ils réussissent à se rapprocher l'un de l'autre, ce qui prouve le développement d'un respect réciproque et sincère. La suppression des stéréotypes influence l'expression du respect envers l'Autre, qui est différent, et contribue ainsi à une communication aussi chaleureuse que constructive.

D'ailleurs, dans les récits, la figure de l'altérité peut apparaître

> (« objective ») *univoque*: Elle pose le moi comme fondement de l'être et rejette dans l'altérité tout ce qui n'est pas l'être-moi. C'est ce voyageur que l'on rencontre le plus fréquemment, de la plus haute antiquité à nos jours : tout ce qui est étrange lui est étranger : autre. L'altérité *réciproque* : définit l'autre comme distinct, différent, divers. C'est la reconnaissance de la pluralité. Elle a deux volets : le respect par soi de l'identité de l'autre et le respect exigé de la part de l'autre de l'identité de soi[18].

En effet, l'approche de l'Autre effectuée par Yéméniz correspond à l'altérité univoque ci-dessus. Par contre, moins réservé que Yéméniz envers l'Autre, le littérateur Marcellus nous fournit un exemple de l'altérité respectée dans sa différence, qui puisse devenir aussi réciproque en nous rapportant sa discussion avec un des instituteurs de la nation dans l'île de Chios, qui ont forgé, grâce à leur action intellectuelle et éducative, le caractère du Grec moderne :

> Le recteur de ce nouveau gymnase, le prêtre Néophytos Vambas, élève et émule de M. Coray, voulut bien m'expliquer avec autant de simplicité que de complaisance son système d'éducation ; il entra dans tous les détails qu'il crut devoir intéresser ma curiosité. […] Cet habile professeur a rencontré quelques obstacles à ses vues bienfaisantes dans les vieilles coutumes des peuples, et surtout dans les préventions de ses chefs spirituels ; le synode en majorité s'est prononcé contre son système d'éducation, et sans oser attaquer ouvertement l'existence d'une université que les Turcs tolèrent, il s'oppose en secret à l'accroissement qu'elle reçoit du temps et des soins de son sage directeur[19].

Largement intéressé par les lettres grecques, le voyageur, dont le discours argumenté trahit quand même un sentimentalisme latent vis-à-vis de la culture grecque moderne, fait l'éloge de cet érudit éclairé, doué de patience et de manières nobles. La marque de son respect authentique envers la personnalité impressionnante de Vambas se traduit en tant que la condition préalable dans la tentative de s'approcher réellement de l'altérité.

---

[17] M.A. Hily, M.L. Lefebvre, association pour la recherche interculturelle, *Identité collective et altérité: diversité des espaces, spécificité des pratiques* dans « Espaces Interculturels », Paris, Montréal (Québec), L'Harmattan, 1999, p. 83.

[18] G. Deledalle, « L'altérité vue par un philosophe sémioticien », [dans] I. Zingueur (éd.), *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, Genève, Slatkine, 1991, p. 16.

[19] M.L.A.CH. de Martin Du Tyrac Marcellus, Vicomte, *Souvenirs de l'Orient,* Paris, Débécourt, 2 vols, (1820), 1839, pp. 190-192.

Enfin, dans l'axe d'une altérité réciproque s'inscrit clairement la scène cinématographique ci-dessous, fournie par Bory de Saint Vincent. En mettant en lumière la situation embarrassante dans laquelle il se trouve en raison du code culturel différent de son hôtesse, le voyageur montre que l'immersion dans un milieu culturel étranger s'avère parfois difficile et risque ainsi de créer des malentendus dans leur communication :

> [...] la demoiselle châtelaine nous ayant présenté modestement l'essuie-mains, se retirait en faisant une si profonde révérence accompagnée d'une génuflexion si humble, que j'en étais tout confus quand je sentis que la charmante fille me prenant la main droite, la portait à son front. C'était la manière dont les Grecques bien élevées saluent leurs grands-parents et les personnes d'un rang supérieur : elle est la marque de l'espèce d'asservissement dans lequel on les tient dès l'enfance, et j'en fus tellement surpris, je dirais même choqué, et que sans réfléchir à des bienséances qui avaient si peu de rapport avec les nôtres, je m'opposai à de tels semblants de prosternation ; je m'inclinai au contraire le plus révérencieusement qu'il me fût possible, et m'empressant de relever l'aimable créature devant laquelle je faillis moi-même tomber à deux genoux, j'allais lui baisser respectueusement la main, quand je m'aperçus au maintien des assistants que ma galanterie devenait un ridicule ; prenant alors ses airs d'un homme qui savait vivre selon les lieux je me laissai faire toutes les démonstrations d'humilité qu'on voulût, avec la gravité qu'y eût mis le plus fier des seigneurs spartiates[20].

La première réaction spontanée de l'écrivain aux bienséances de la jeune fille consiste à lui montrer son respect de la manière que lui dicte sa propre culture. Même s'il apprécie les valeurs d'« autrui », il ne peut s'identifier, autant que faire se peut, à la culture grecque, ce qui nécessiterait une suspension provisoire de tout jugement de valeur « occidental ». Cependant, Bory de St Vincent se rend compte, par la suite, de leurs différences culturelles et, craignant d'être ridiculisé devant les participants de la scène, accepte de recevoir les honneurs de son partenaire. D'autre part, la difficulté qu'ont les habitants grecs, fort étonnés de l'attitude de leur hôte, à s'apercevoir de leurs codes culturels différents, constitue une entrave dans le développement de réciprocité entre eux, affranchie avec succès grâce à l'expression du respect interculturel par le voyageur.

En somme, l'étude du respect que le voyageur exprime envers les Grecs modernes pendant son voyage et *vice versa*, reflète pour une large part l'image de l'altérité grecque produite dans les récits de voyage français en Grèce au XIXe siècle. Nombreux sont les témoignages qui portent l'influence de l'image préétablie de la « grécité », formée dans la mémoire des écrivains, en suscitant en eux des aspirations précises concernant à la fois l'identité et la culture des Grecs modernes, et qui souvent aboutissent à des approches contradictoires de l'Autre. En effet, l'expression du respect, qui revêt divers aspects esthétiques dans les textes, se limite parfois à la culture antique, tandis que le Grec moderne, constamment comparé à ses illustres ancêtres, reçoit une marque de respect plutôt empruntée à ses ancêtres qu'authen-

[20] J.B. Bory de St Vincent, *Relation du voyage de la commission scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique,* Paris, F.G. Levrault, Strasbourg, 2nd tome, (1829), 1837-1838, pp. 94-95.

tique. D'autre part, les voyageurs français jouissent d'un respect profond de la part de leurs hôtes grecs, qui se montrent assez éveillés envers ce qui est différent. Toutefois, c'est uniquement le respect de l'Autre et de son propre code culturel qui puisse, sous certaines conditions, assurer le développement d'une réciprocité et d'une communication interculturelle fructueuse entre les peuples.

*

Pour citer cet article : SAMIOU, Antigone (2022) : « Le respect de l' 'Autre' dans les récits de voyage français en Grèce au XIXe siècle », *Literaport. Revue annuelle de littérature française*, n° 9, p. 25-33.